

FERDINAND DE SAUSSURE

Cours de linguistique générale

ÉDITION CRITIQUE

PAR

RUDOLF ENGLER



1967

OTTO HARRASSOWITZ · WIESBADEN

Lit. L. 78

NOTES DE F. DE SAUSSURE SUR LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

A Robert Godel
pour son soixante-dixième anniversaire
7 août 1972

3282 = N Phonologie

[Dossier non retrouvé dont il ne subsiste que les *Extraits* 1—7 copiés par A. Sechehaye.

Ms.: BPU Genève, Ms. Cours univ. 435.

Publ.: CFS 12, 1954, 49-54.

Cf. SM 13, 37.]

3282.1

Extrait 1

930

921

931

920

922-923

3282.2

Extrait 2

926-929

3282.2a

Extrait 2a

925

932

3282.3

Extrait 3

1014

3282.4

Extrait 4

1066

3282.5

Extrait 5

1062

1060

1064

3282.6

Extrait 6

Si l'on dirigeait contre notre manière de concevoir les phénomènes phonétiques des attaques faciles sous prétexte que [], nous demanderions le droit de rire et de nous étonner. Se figure-t-on que le seul fait par exemple de parler, comme nous l'avons fait nous-même, d'une *explosion*, sans autre détail expliquant si l'on entend fondamentalement sous ce nom une unité mécanique, ou une unité acoustique, ou une unité phonologique, ne soit pas une chose autrement soumise à scrupules, pour qui fait intervenir les scrupules, que celui de supposer la similarité pratique des explosions? — C'est depuis le commencement même, non à propos de tel détail, qu'il faudrait renouveler de fond en comble l'exposition que nous avons choisie, si quelqu'un demande un système vraiment scientifique en général. Mais dans ce système peut-être scientifique, on n'apercevrait plus les points particuliers que nous avons pour le moment à coeur d'établir; et la moindre tentative de passer à côté de ce système soulèverait des protestations autrement vives que le schématisme bénin que nous proposons ici.

3282.7

Extrait 7

945

3283 = N 1.1

[Première conférence à l'Université de Genève (novembre 1891).

Ms.: BPU Genève, Ms.fr. 3951; Ms. Cours univ. 435 (Extrait 17).

Publ.: 3283, 8-12 = Extrait 17 in CFS 12, 1954, 65-67. Cf. SM 13, 37-38; CFS 17, 1960, 6.]

Si la chaire que j'ai en ce moment l'honneur d'inaugurer représentait un ordre d'études nouveau dans notre Université, (si j'avais aujourd'hui la mission ou le) privilège (de vous introduire dans l'édifice que la science du langage est occupée à construire depuis 70 ans, à décrire dans ses grandes lignes l'état présent de cette science, à parcourir son passé, qui n'est pas très long ou à pronostiquer son avenir, à définir son but, son utilité, à marquer la place qu'elle occupe dans le cercle des connaissances humaines et les services qu'elle peut rendre dans une) Faculté des lettres, (je craindrais de ne pas remplir très dignement ma tâche, mais certainement je ne pourrais me plaindre ici de l'abandon). Sans exalter outre mesure les mérites de la linguistique, quel est le profit que peut tirer par exemple de cette étude l'érudition classique, la connaissance des langues grecque, latine et française, (eût-elle un but simplement littéraire), l'intérêt que peut avoir ensuite la même étude pour l'histoire ou pour/[2] l'histoire de la civilisation — et j'aurais ici à rappeler (le) nom genevois, dont nous sommes fiers à d'autres égards encore, d'Adolphe Pictet, (d'Adolphe Pictet) qui le premier conçut (méthodiquement le parti) qu'on pouvait tirer de la langue comme témoin des âges préhistoriques, et qui, tout en (se fiant) peut-être trop — (comme il était inévitable dans le premier enthousiasme que provoquait la révélation subite d'un monde insoupçonné) — [en] (la vérité, la valeur absolue) des indications que peut [donner] la langue, n'en a pas moins été le fondateur d'une (sérieuse) branche de recherches encore actuellement cultivée avec toute raison par une série ininterrompue de savants — j'insisterais après cela sur la portée singulièrement précise qu'a prise pour l'ethnographie [la linguistique], tellement que la donnée linguistique est toujours jusqu'à plus ample informé la preuve première pour l'ethnologiste, — et qu' (on se demande comment l'ethnologiste) sans cette donnée n'aurait jamais (pu affirmer) par exemple ((pour choisir un exemple entre mille)) qu'au sein des Hongrois les Tsiganes représentent une race totalement distincte du Magyar, qu'au sein de l'empire autrichien le Magyar à son tour représente /[3] une race totalement distincte du Tchèque et de l'Allemand; qu'en revanche le Tchèque et l'Allemand, qui se haïssent du fond du coeur, sont des (parents) très rapprochés; qu'à son tour le Magyar est (proche) cousin des populations finnoises de l'empire

russe, sur les bords de la Baltique, dont il (n'a jamais entendu parler, qu'à leur tour les Tsiganes sont un peuple sorti de l'Inde) — je passerais ensuite, et ceci nous rapprocherait déjà davantage de l'objet vrai, à tout ce que la psychologie est probablement appelé à (recueillir) prochainement de l'étude du langage; mais après cela, .ou avant cela, je vous poserais plutôt cette simple question: Pensez-vous sérieusement que l'étude du langage ait besoin pour (se justifier [b.]) (ou pour se disculper d'exister) de prouver qu'elle est utile à d'autres sciences? C'est une exigence à laquelle j'ai commencé par [4] constater qu'elle répondait largement (et peut-être beaucoup plus qu'une foule de sciences), mais je ne vois pas (ensuite), je l'avoue, que cette exigence soit justifiée. A quelle science pose-t-on (cette) condition (préliminaire) d'exister qu'elle (s'engage à livrer des résultats destinés à venir [enrichir]) d'autres sciences s'occupant d'autres objets? (C'est simplement lui refuser tout objet propre.) On peut seulement demander à chaque science (aspirant à se faire reconnaître) d'avoir un objet digne (d'une) attention sérieuse, c'est-à-dire un objet qui joue un rôle incontestable dans les choses de l'Univers, (où sont compris avant tout les choses de) l'humanité; et le rang qu'occupera cette science sera proportionné à l'importance de l'objet dans (le grand) ensemble (des études). — Maintenant, estime-t-on que le langage soit dans cet ensemble (un facteur digne d'être aperçu ou) un facteur nul, une quantité [5] (appréciable) ou une quantité négligeable, c'est de là (mais seulement de là) que peut dépendre un (jugement équitable et) éclairé (sur) la valeur de l'étude du langage dans la connaissance générale; les rayons de lumière, (si intenses qu'ils aient été,) qui ont pu (soudain tomber de la langue) sur d'autres disciplines et sur d'autres objets de recherche (ne sauraient avoir) qu'une importance absolument épisodique et (incidente) pour l'étude de la langue elle-même, pour le développement intérieur (de cette étude) et pour le but vers lequel elle marche. Le phénomène du langage (en lui-même) vaut-il ou ne vaut-il pas la peine qu'on l'étudie, soit en ses manifestations diverses soit dans ses lois générales qui ne pourront (jamais) être déduites que de ses formes particulières, — telle est, (s'il faut l'indiquer) d'une façon tout à fait claire et catégorique, le terrain sur lequel se place actuellement la science du langage. [6] Le langage, ou la langue, peut-il (donc) passer pour un objet qui appelle par lui-même l'étude? (Telle est la question qui se pose. Je ne l'examine même pas. Je vous dirai,) Messieurs, qu'on a tout refusé à notre (pauvre) espèce humaine (comme caractère distinctif vis-à-vis des autres espèces animales, tout, et absolument tout, y compris l'instinct d'industrie, y compris la religiosité, la moralité, le jugement et la raison, tout, excepté le langage, ou comme on dit la (parole) articulée, (ce terme d'articulé étant) un terme au fond (obscur et très vague) sur lequel je (fais toutes réserves). Je n'oublie pas qu'à l'heure qu'il est plusieurs espèces de singes, (comme l'ont annoncé) les journaux, sont en train de nous disputer ce dernier (apanage, [cette dernière] fleur dans notre couronne, le langage articulé), et je ne discute pas quels sont les titres

de ces singes qui peuvent être, (je l'admets,) dignes de considération. Ce qui est (clair), comme on l'a répété mille fois, c'est que l'homme sans le langage [7] serait peut-être l'homme, mais qu'il ne serait pas (un être se rapprochant même approximativement de) l'homme (que nous connaissons et que nous sommes), parce que le langage a été le plus (formidable engin d') action collective (d'une part), et d'éducation individuelle de l'autre, l'instrument sans lequel (en fait l'individu ou l'espèce n'aurait jamais pu) même aspirer à développer dans aucun sens ses facultés natives. [8] [suite 3281]

3281

Extrait 17

[suite de 3281]

Extrait 17

[10] Et ceci n'a pas une signification vague et générale: toute personne un peu versée dans nos études sait avec quelle joie et quel triomphe chaque chercheur signale un [11] cas théorique nouveau, quand il le rencontre n'importe où, dans le dernier de nos patois, ou dans le plus infime idiome polynésien. C'est une pierre qu'il apporte à l'édifice (et) qui ne sera pas détruite. A tout instant, dans toute branche de la science des langues, (tout le monde est par-dessus tout anxieux actuellement) de mettre en lumière ce qui peut intéresser le langage, en général. (Et, phénomène remarquable,) les observations (théoriques) qu'apportent ceux qui ont concentré leur étude sur telle ou telle branche (spéciale comme le germanique, le roman), sont beaucoup plus appréciées (et considérées encore) que les observations des linguistes embrassant une plus grande série de langues. On se rend compte que c'est le détail ultime des phénomènes qui est aussi leur raison ultime, et qu'ainsi l'extrême spécialisation peut seule servir efficacement l'extrême généralisation. Ce ne sont pas des linguistes comme Friedrich Müller, (de l'Université de Vienne,) qui (embrassent) à peu près tous les idiomes du globe, qui ont jamais fait faire un pas à la connaissance du langage; mais les noms qu'on aurait à citer dans ce sens seraient des noms de romanistes comme M. Gaston Paris, M. Paul Meyer, (M. Schuchardt,) des noms de germanistes comme M. (Hermann) Paul, des noms de l'école russe s'occupant spécialement [12] du russe et du slave, comme M. N. Baudouin de Courtenay, M. Kruszewski. Le point de vue auquel nous sommes arrivés, Messieurs, et qui est simplement le point de vue dont s'inspire (sans exception) l'étude des langues en toutes ses branches, fait voir très clairement qu'il n'y a pas de séparation entre l'étude du langage et l'étude des langues, (ou l'étude de telle ou telle langue ou famille de langues); mais que d'un autre côté chaque division et subdivision de langue représente un document nouveau, et intéressant au même titre que tout autre, pour le fait universel du langage. [Fin Extrait 17]

L'Université de Genève a tenu dès le premier jour, et à (bon droit), à donner une place à la science du langage; elle l'a fait en créant le cours de Linguistique et a résumé ainsi sous un nom très juste l'ensemble des études relatives au parler humain. Il est presque inutile de dire que cet enseignement, donné depuis quinze ans, avec une éru-

dition, une expérience que vous ne vous attendez pas un seul instant à retrouver dans ces conférences, — que cet enseignement n'a jamais (rien eu dans son programme qui pût exclure) tel corps d'études particulier comme celui qui se rapporte aux langues / [13] romanes, ou aux langues germaniques, ou aux langues indo-européennes, ou aux langues sémitiques, etc. Au contraire, il appelle autour de lui ces études particulières, et le témoignage le plus autorisé, en même temps que le plus agréable que j'en puisse apporter, c'est que le nouveau cours de langues indo-européennes créé par le Département de l'Instruction Publique l'a été en pleine conformité de vues avec l'éminent titulaire de la chaire de linguistique. — Plus on aura dans un même centre (académique) de spécialités linguistiques, vouées à l'étude (d'un certain) groupe de langues, plus (aussi) l'ensemble de ces études prendront de consistance (par leur appui mutuel), et plus on apercevra les traits généraux de la discipline, qui sont comme brisés et morcelés là où cesse tout à coup l'information, l'intérêt, et la vie par l'absence de disciples ou de maîtres. Comme linguiste, on sera (certainement) porté à souhaiter le développement indéfini des chaires de linguistique («j'avoue toutefois que ce développement) indéfini pourrait avoir des inconvénients (inquiétants) à la longue pour tout le monde). / [14] Si l'étude (linguistique) de (plusieurs langues ou d'une seule) reconnaît pour (son) but (final et) principal (la vérification et recherche) des lois et des procédés (universels) du langage, on demande jusqu'à quel point ces études ont leur place dans une Faculté des Lettres, ou si elles n'auraient pas une place également convenable dans une Faculté des Sciences? Ce serait renouveler la question (bien connue) agitée autrefois par Max Müller et Schleicher; il y a eu, (Messieurs, vous le savez,) un temps où la science du langage s'était persuadée à elle-même qu'elle était une science naturelle, (presque une science physique); je ne songe pas à démontrer (comme quoi) c'était une profonde illusion de sa part, mais au contraire à constater que ce débat est clos et bien clos. A mesure (qu') on a mieux compris la véritable nature (des faits de) langage, (qui sont si près de nous, mais d'autant plus difficiles à saisir dans leur essence,) il est devenu plus évident que la science du langage est une science historique et rien d'autre qu'une science historique. / [15] C'est de cette qualité de science historique que se réclamera toute espèce d'études linguistiques pour figurer dans une Faculté des Lettres. Comme c'est particulièrement aussi sur cette idée d'histoire qu'il est insisté dans le titre de ce cours — alors que d'autres dénominations comme *Grammaire comparée* sont plus usitées — je crois devoir essayer de faire le commentaire, nécessairement très abrégé et incomplet, du sens qu'a ce mot *histoire* pour le linguiste. C'est sur ce sujet que j'aurais voulu solliciter votre attention presque sans autre préambule, car il contient tout: plus on étudie la langue, plus on arrive à se pénétrer de ce fait que *tout* dans la langue est *histoire*, c'est-à-dire qu'elle est un objet (d'analyse) historique, et non (d'analyse) abstraite, qu'elle se compose de *faits*, et non de *lois*, que tout ce qui semble *organique* dans

le langage est en réalité *contingent* et complètement accidentel. Il y a une première manière un peu superficielle d'entendre que la linguistique est une science historique, c'est celle qui consiste à observer / [16] qu'on ne connaît pas complètement un peuple sans connaître sa langue ou en avoir une idée; que la langue est une partie importante du bagage des nations et contribue à caractériser *une époque, une société*. La présence d'idiomes celtiques en Gaule, et leur disparition lente sous l'influence de la domination romaine constituent par exemple de grands faits *historiques*. C'est là le point de vue de la *Langue dans l'Histoire*, mais ce n'est pas le point de vue de l'*histoire de la langue*. Il est évident que par mille faits la langue intéressera l'historien; j'ajoute même que l'historien ne s'y intéresse peut-être pas toujours assez. Il y a très peu de personnes (en France) qui songent par exemple à se demander quelle langue on parlait à la cour de Charlemagne — était-ce du roman ou de l'allemand — et si c'était allemand, était-ce un dialecte disparu ou l'un des dialectes qui se perpétuent aujourd'hui? Il y a très peu d'historiens qui remarquent que les noms des chefs hunns, comme *Attila*, ne sont pas des noms hunns, mais des noms germaniques, — ce qui est la preuve de tout un état de choses fort intéressant; et en second lieu que ces noms germaniques ne sont pas du premier dialecte venu, (ne sont pas saxons ou scandinaves, mais) sont clairement gothiques. Mais tous ces faits, grands ou petits, / [17] par où la langue se trouve mêlée à la vie des peuples, (à la vie politique, sociale, littéraire,) ne sont pas, je le répète, ou ne sont que de temps à autre ce qu'on peut appeler la vie de la langue elle-même. — C'est à un autre point de vue par conséquent que la science du langage revendique le titre de science historique. C'est que toute langue en elle-même a une histoire qui se déroule perpétuellement, qui est faite d'une succession d'événements *linguistiques*, (lesquels) n'ont point eu de retentissement au-dehors et n'ont jamais été inscrits par le célèbre burin de l'histoire; de même qu'à leur tour ils sont complètement indépendants en général de ce qui se passe au-dehors. Toute langue (présente un peu, comme ces grandes moraines qu'on voit au bord de nos glaciers, le tableau d'un prodigieux amas de choses charriées à travers les siècles, mais de choses qui *ont une date, et des dates très différentes*, de même que l'on peut reconnaître dans les dépôts (glaciaires), que je comparais, que tel morceau de granit vient d'une distance de plusieurs lieues (des plus hauts sommets de la chaîne), pendant que tel bloc de (quartz [b.]) remonte à peine aux premiers contreforts de la montagne . . . Donc *la langue a une histoire*, c'est un caractère constant. Est-il décisif (à lui seul) pour ranger la science du langage dans les sciences historiques? Assurément non. La Terre par exemple a une histoire, qui est racontée par la géologie, d'où / [18] il ne suit pas que la géologie soit une *science historique* au moins au sens étroit et précis que nous donnons à ce terme. Quelle est donc la seconde condition impliquée par le mot de science historique? C'est que l'objet qui fait la matière de l'histoire (— par exemple l'art, la religion, le costume, etc. —) représente, dans un

sens quelconque, des *actes humains*, régis par la volonté et l'intelligence humaine, — et qui d'ailleurs doivent être tels qu'ils (n')intéressent pas seulement l'individu mais (la) collectivité. — Les faits linguistiques peuvent-ils passer pour être le résultat d'actes de notre volonté? Telle est donc la question. La science du langage, actuelle, y répond affirmativement. Seulement il faut ajouter aussitôt (qu'il y a beaucoup de degrés connus dans la volonté consciente ou inconsciente; or) de tous les actes qu'on pourrait mettre en parallèle, l'acte linguistique, si je puis le nommer ainsi, (à ce caractère d'être) le moins réfléchi, le moins prémédité, en même temps que le plus impersonnel de tous. Il y a là une différence de degré qui va si loin qu'elle a longtemps donné l'illusion d'une différence essentielle, mais qui n'est en réalité qu'une différence de degrés. / [19] — Serrons maintenant d'un peu plus près, (Messieurs,) ce qui est contenu dans ce mot et dans cette vue de l'Histoire appliquée à la langue. Presque immédiatement se présentera la nécessité de classer nos idées sous deux chefs. La langue se différencie dans le temps, et en même temps elle se différencie ou se diversifie dans l'espace. Une langue prise à deux dates différentes n'est pas identique à elle-même. Prise sur deux points plus ou moins distants de son territoire, elle n'est pas non plus identique à elle-même. Les deux choses, (lorsqu'on veut) avoir une vue exacte des événements, doivent toujours être considérées à la fois et de front. Mais nous sommes (bien) obligés de les séparer (en théorie) pour procéder avec ordre. — Je considérerai donc uniquement pour aujourd'hui la marche (de la langue) dans le temps, en supposant que nous n'ayons nullement à nous préoccuper du facteur de la distance géographique. — Même il ne me sera possible d'aborder dans cette séance que le premier point principal à poser; (c'est) le principe de la *continuité* dans le temps; dans notre séance (de mardi) nous aurons à examiner le principe qui en est la contre-partie, celui de la *transformation* dans le temps. / [20] Puis de même, nous considérerons (ce qu'on peut dire du) principe de la *continuité* dans l'espace et (de) celui de la *divergence* dans l'espace. Après cet exposé qui aura l'avantage de nous placer sur un terrain parfaitement net pour l'étude des faits particuliers, nous aborderons (avec plus de sûreté le) sujet spécial de la phonétique du grec et du latin où les occasions d'appliquer ces principes généraux se présentent sans cesse. / [21] — Le premier aspect (en effet) sous lequel doit être envisagée l'idée d'Histoire quand il s'agit de la langue — ou la première chose qui fait que la langue a une histoire, c'est le fait fondamental de sa *continuité dans le temps*; — je ne dis pas, veuillez le remarquer, de sa *fixité*, (dont nous parlerons tout à l'[heure]), mais de sa *continuité*. (Il vaut la peine) de nous (arrêter) un instant (devant) ce principe (capital, élémentaire et évident) de la *continuité* ou de l'*ininterruption* forcée qui (est le premier caractère ou la première loi à) la transmission d(u) parler humain (et cela) quelles que soient, autour de la langue, les révolutions (et les secousses) de tout genre qui peuvent changer (toutes les) conditions. Qu'un peuple vive paisible au fond d'une vallée retirée, qu'il soit (un peuple agriculteur,

guerrier, nomade), qu'il change (subitement de religion, d'idées, d'état social et de civilisation, qu'il change de patrie et de climat, qu'il change même de *langue*, — car alors il ne fera que continuer en l'adoptant celle d'un autre peuple — jamais et nulle part) on ne connaît pas historiquement de rupture dans la trame (continue du) langage, et on ne peut logiquement et *a priori* concevoir qu'il puisse jamais et nulle part) s'en produire. — Lorsque nous considérons un certain état de langue comme le français du 19^e siècle, et un certain état de langue antérieur, comme par exemple le latin du siècle d'Auguste, nous sommes frappés [22] au premier moment par la grande distance qui les sépare, et nous sommes, je (m'empresse de) l'ajouter, beaucoup plus frappés encore par la dénomination différente qu'on est convenu de leur donner en appelant ceci *latin* et cela *français*. Nous nous figurons alors assez volontiers qu'il y a deux choses, dont l'une a pris la succession de l'autre. (Or) qu'il y ait *succession*, c'est (là ce qui est) indubitable et évident, mais qu'il y ait deux choses (dans cette science), c'est ce qui est (faux, radicalement) faux, et (dangereusement faux, en [raison] de toutes les conceptions qui s'en suivent). Il suffit d'y réfléchir un instant, (puisque) tout est contenu dans cette simple observation: chaque individu (emploi) le lendemain le même (idiome) qu'il parlait la veille (et cela s'est toujours passé ainsi). Il n'y a (done) eu aucun jour où on ait pu dresser l'acte de décès de la langue latine, et il n'y a eu également aucun jour où on ait pu enregistrer la naissance de la langue française. Il n'est jamais arrivé que les / [23] (gens de) France (se soient) réveillés, en se disant *bonjour* en français, après s'être endormis la veille en se disant [serō]. — Il n'existe pas d'objet tout à fait comparable à la langue qui est un être très complexe, et c'est ce qui fait que toutes les comparaisons et toutes les images dont nous nous servons habituellement aboutissent régulièrement à nous en donner une idée fautive par quelque point. Ce sont ces embûches tendues derrière chaque locution qui ont peut-être le plus retardé [. — (Je me réjouis vivement) que le premier romaniste de notre temps, le maître (incontesté qui dirige depuis 20 ans qu'il est tout le mouvement de la philologie), M. Gaston Paris, n'ait pas cru inutile de déclarer (une) guerre (impitoyable) à deux de nos locutions les plus courantes et les plus innocentes en apparence: premièrement: *le français vient du latin*, ou bien (tel mot, par ex.) *chanter* vient du latin *cantare*. Le / [24] français ne *vient* pas du latin, mais il *est* le latin, le latin qui (se trouve être) parlé à telle date (déterminée) et dans telles et telles limites géographiques déterminées. *Chanter* ne *vient* pas du latin *cantare*, mais il *est* le latin *cantare*. Autant vaudrait dire en effet que le français que nous parlons *vient* du (français de Montesquieu ou de celui de) Corneille ou (vient) de celui de Montaigne ou de celui de Froissart, ou de celui de la Chanson de Roland; (cela est une []), mais (comme) tout le monde dit qu'il *est* le français de Montesquieu, ou celui de la Chanson de Roland, il n'y a aucune raison de ne pas dire (alors) de même qu'il *est* le latin d'Auguste, et le latin de Plaute, et le latin — (manière de parler) — antéhistorique, qui a précédé la

manière latine de parler. / [25] — Et l'autre locution (figurée) que nous allons exécuter avec M. Gaston Paris, c'est celle du *français langue fille du latin*, — ou du *latin langue mère des langues romanes*. Il n'y a pas de langues filles ni de langues mères, (il n'y en a nullement,) il n'y en a jamais eu. Il y a dans chaque région du globe un état de langue (qui) se transforme lentement de semaine en semaine, (de mois en mois, d'année en année et) de siècle en siècle, comme nous le verrons tout à l'heure, mais il n'y a jamais eu nulle parturition (ou procréation) d'un idiome (nouveau) par un idiome antérieur, cela est en-dehors de tout ce que nous voyons, comme de tout ce que nous pouvons nous représenter, étant (simplement) données les conditions où nous parlons chacun notre langue maternelle. / [26] — Que peut-on dire d'après ce qui vient d'être posé, de la *naissance* et de la *mort* des langues qui jouent un grand rôle dans ce que l'on dit d'elles dans ce monde? — Commençons par la *mort*. Une langue ne peut pas mourir naturellement et de sa belle mort. Elle ne peut mourir que (de mort violente). Le seul moyen qu'elle ait de cesser, c'est de se voir supprimée par force, par une cause tout à fait extérieure aux faits du langage. C'est-à-dire par exemple par l'extermination totale du peuple qui la parle, comme il arrivera prochainement pour les idiomes des Peaux-Rouges d'Amérique du Nord. Ou bien par imposition d'un nouvel idiome appartenant à une race plus forte; il faut généralement non seulement une domination politique, mais aussi une supériorité de civilisation, (et souvent il faut la présence d'une langue écrite qu'on impose par l'École, par l'Église, par l'administration, et partant toutes les avenues de la vie publique et privée). C'est le cas qui s'est cent fois répété dans l'histoire: le cas du Gaulois de Gaule supplanté par le latin, le cas des nègres d'Haïti qui parlent français, du fellah égyptien qui parle arabe; le cas de l'habitant de Genève qui parle le dialecte de l'Île de France et non la langue autochtone qu'il parlait il y a quelques siècles. Mais / [27] ce ne sont pas là des causes *linguistiques*. Il n'arrive jamais qu'une langue meure d'épuisement intérieur, après avoir achevé sa carrière qui lui était donnée. En elle-même elle est impérissable, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune raison pour que sa transmission s'arrête pour une cause tenant à l'organisation de cette langue. — On lit presque (à la première page) d'un ouvrage de M. Hovelacque sur la linguistique: "La langue naît, croît, dépérit et meurt comme tout être organisé". (Cette phrase est absolument typique de) la conception (si répandue même chez les linguistes) qu'on s'épuise à combattre, et qui a mené directement à faire de la (linguistique) une science naturelle. Non, la langue n'est pas un organisme, elle n'est pas une végétation qui existe indépendante de l'homme, elle n'a pas une vie à elle entraînant une naissance et une mort. Tout est faux dans la phrase que j'ai lue: la langue n'est pas un être organisé, elle ne meurt pas d'elle-même, elle ne dépérit pas, elle ne croît pas, en ce sens qu'elle n'a pas (plus) une (enfance) qu'un âge mûr ou une vieillesse, et enfin elle ne naît pas comme nous allons le voir. — Jamais on n'a signalé en effet sur le globe la naissance d'une langue

nouvelle. On a vu des astres nouveaux apparaître subitement (au milieu des constellations connues du ciel), / [28] et on a vu des terres nouvelles surgir un jour à la surface de quelques mers, mais on n'a pas connaissance d'une langue qui ne fût pas parlée la veille ou qui ne fût pas parlée sous la même forme la veille. On citera le volapük. J'allais en parler. Car précisément le volapük (et les autres langues [artificielles sont]) un exemple pour se rendre compte de ce qui empêche qu'il ne naisse une langue (ou de ce qui assure la transmission de celles qui existent:) il y a deux facteurs, le premier est l'absence de toute initiative, car chaque population est fort contente de son idiome maternel; le second est que même si initiative se produisait, ce qui suppose un ensemble de circonstances tout à fait exceptionnel et notamment l'emploi de l'écriture, cette initiative se heurterait à la résistance invincible de la masse (qui ne renoncera pas à son idiome accoutumé). Le volapük, qui ne prétendait détrôner aucune langue existante, n'a pu malgré des conditions favorables où il se présentait faire fortune dans ce monde. — On dira que nier (dans ce sens) qu'aucune langue soit née, c'est jouer sur les mots, (et qu'il suffit de définir ce qu'on entend par) la naissance (pour ne pouvoir nier la naissance ou le) développement progressif d'une langue comme l'allemand, le français. / [29] Je réponds que dans ce cas l'on joue sur un autre mot qui est le mot *langue*; en réalité la langue n'est pas un être défini et délimité dans le temps; on distingue la langue française et la langue latine, l'allemand moderne et le german d'Arminius comme on distingue [], (et alors on admet que l'un commence et que l'autre finit quelque part, ce qui est arbitraire). — Toutefois il y a un côté de cette question qui touche à la différenciation géographique des langues et que je n'aborde pas. — Du moment qu'on ne peut faire naître nulle part une langue, on demande quel est donc (l'âge) qu'on assigne à chacune d'elles. Ici encore il faut s'entendre sur les mots. (Il se fait de singulières confusions du mot) *vieux* en parlant des langues. Il y a trois manières pour un homme d'être plus *vieux* ou plus *ancien* qu'un autre. La première, qui n'est pas toujours agréable, est d'être né avant lui. La seconde, qui l'est encore moins, est d'être mort avant lui: on parlera des vieux, (anciens) camarades qui ne sont plus. La troisième, qui est la pire, est d'être comme nous disons familièrement *moins bien conservé* que lui. Eh bien, de ces trois manières, la première n'existe pas pour les langues. Toutes les langues se parlant à la même époque sont de même âge; en ce sens qu'elles remontent à un passé égal. Il n'est pas nécessaire de déterminer la longueur de ce passé. Si l'on veut, c'est l'origine du langage, mais sans remonter aux périodes inaccessibles. / [30] En s'arrêtant à la période accessible, il est clair que chaque langue indo-européenne actuellement parlée a exactement le même âge par rapport au temps où se parlait l'indo-européen primitif. — Je ne m'arrête pas au second sens où une langue serait plus vieille qu'une autre, et qui n'a pas grande importance; il y a des langues mortes et par conséquent qu'on peut appeler anciennes, par exemple le gaulois, le phénicien, etc., qui ont été extirpées. — Enfin il est à

remarquer que dans le troisième sens on peut dire qu'une langue est plus vieille qu'une autre, mais chose assez bizarre, pour les langues c'est le contraire (de ce qui se passe), c'est-à-dire que ce sont les langues les mieux conservées qu'on appelle vieilles. Dans ce sens, par exemple, le grec est une langue plus vieille que le latin pris à la même époque. Elle s'est moins éloignée du type primitif indo-européen. Le sanscrit est plus vieux, mieux préservé, que certain autre. — En opposant dans notre prochaine séance le principe de mouvement au principe d'inertie que [] nous aurons []. [suite 3284]

3284 = N 1.2

[Deuxième conférence à l'Université de Genève (novembre 1891).

Ms.: BPU Genève, Ms.fr. 3951.

Cf. SM 13, 38-39; CFS 17, 1960, 6.]

Si comme nous venons de le poser en fait, aucune interruption, aucune scission, aucun hiatus (n'est imaginable) dans la (tradition) de la langue, s'il est vrai que la langue (du lendemain a toujours existé la veille sous la même forme), on demande comment il se fait que nous ne parlions pas aujourd'hui le latin que parlait Jules César, ou comment il se fait que (Jules) César n'ait pas parlé l'indo-européen de ses premiers ancêtres. Mon Dieu, ceci est un peu l'histoire de tout ce que nous voyons se passer autour de nous ou en nous-mêmes. (Un original nommé Boguslawski) a dernièrement (fait) annoncer dans une ville (de Russie) l'ouverture d'une exposition d'un nouveau genre: c'étaient simplement 480 portraits photographiques, représentant tous la même personne, lui, Boguslawski, et identiquement dans la même pose. Depuis vingt ans, avec une régularité admirable, le premier et le quinze de chaque mois, (cet homme []) se rendait chez son photographe, et (il) se trouvait maintenant en état de faire profiter le public du fruit accumulé de [2] ses labeurs. Je n'ai pas besoin de vous dire que si (dans cette masse) on prenait (sur la paroi) deux photographies contiguës quelconques, on avait le même Boguslawski, mais que si l'on prenait le no. 480 et le no. 1, on avait deux Boguslawski. De même, si l'on avait pu (non pas photographeur mais) phonographeur (au jour le jour) dès l'origine tout ce qui a été exprimé en parole sur le globe ou sur une partie du globe, on aurait des images (de langue) toujours ressemblantes d'un jour à l'autre, mais considérablement différentes et parfois (incalculablement) différentes de 500 ans en 500 ans, ou même de 100 ans à 100 ans. — Nous arrivons ainsi au second (principe, de valeur universelle comme le premier, dont la possession peut faire connaître) ce qu'est l'histoire des langues: (c'est le point) de vue du mouvement (de la langue) dans le temps, mais d'un mouvement qui à aucun moment, car tout est là, (n'arrive à être en conflit) avec l'unité (de la langue) dans le temps. [3] Il y a transformation, et toujours et encore transformation, mais il n'y a nullè part (reproduction ou production) d'un être (linguistique) nouveau, ayant une existence (distincte) de ce qui l'a précédé et de ce qui suivra. Pas de

langues mères, pas de langues filles, mais une langue une fois donnée qui roulera et se déroule (indéfiniment dans le temps), sans aucun terme préfixé à son existence, sans qu'il y ait même de possibilité intérieure pour qu'elle finisse, s'il n'y a pas accident, et violence, (s'il n'y a pas) force (majeure), supérieure et extérieure qui vienne l'abolir. Ces deux principes de la continuité et de la mutabilité de la langue se trouvent, (loin d'être contradictoires,) dans une corrélation si étroite et si évidente, qu'aus sitôt que nous sommes tentés de méconnaître l'un, nous (faisons injure à l'autre), du même coup, et inévitablement, sans y penser. Quiconque (cède assez à la première illusion pour se) représenter le français comme quelque chose d'immobile, (à l'heure qu'il est ou à un moment quelconque) arrive forcément à ne rien comprendre à ce qui s'est passé [4] (vers la période entre) l'an 500 et 900; alors il suppose un saut: [un saut] d'un alinéa, un coup de baguette magique, ou un enfantement (inouï) par lequel un idiome donne (subitement) la vie à un autre idiome. De même s'il commence par supprimer l'idée de continuité, en imaginant qu'un jour le français sortit (comme Minerve du cerveau de Jupiter) armé de toutes pièces des flancs de la langue latine, il tombe régulièrement dans le sophisme de l'immobilité; il suppose naturellement qu'entre deux (de ses) sauts (imaginaires) la langue est dans un état d'équilibre et de repos, ou [au] moins d'équilibre opposable à ces sauts; tandis qu'il n'y a jamais en réalité un équilibre (permanent), stable dans aucun langage. [5] Nous posons donc le principe de la transformation incessante des langues comme absolu. Le cas d'un idiome qui se trouverait en état d'immobilité et de repos ne se présente pas. Les impulsions qui créent ce mouvement apparaissent même comme tellement incompressibles et incœrcibles, que les langues comme la nôtre, dont la vie est devenue (presque) tout à fait artificielle, sont obligées d'y céder elles-mêmes; la tyrannie de la langue écrite, (cette espèce de corset de force qui est le français officiel) a certainement pour effet d'enrayer leur marche, mais elle est impuissante à l'arrêter complètement, et souvent nous ne nous doutons pas de la distance où est déjà parvenue la langue vraie (j'entends même la langue de la conversation cultivée, (des salons et des Académies [b.]) par le travail souterrain qui ne cesse de s'accomplir (dans la langue vivante par-)dessus la surface (pour ainsi dire) figée du français classique. C'est ainsi par exemple que (nous ne nous doutons guère) que quatre, lettre, chambre, (double, table) et tous les mots finissant par consonne + re ou consonne + le auront complètement disparu; (ce n'est plus que dans certaines circonstances déterminées que le nom de nombre 4 est katre ou katr: il est dès à présent presque partout kat, k+a+t. De même let, chamb). [6] Dès à présent, un linguiste qui viendrait en France, dans le but de noter (méthodiquement) par l'écriture le français parlé, (le français réel et authentique,) comme on recueille (méthodiquement) la langue de quelque peuple malais ou africain, ou comme on recueille les patois français — ce linguiste écrirait sans hésiter qu'en l'an 1891 [on a] k-a-t, kat, (comme la forme exacte ou la forme principale) pour le

quatrième nom de nombre, *l-e-t*, *let* pour le mot signifiant 'missive' ou 'signe de l'alphabet'. Car à Genève comme à (Bordeaux ou à Paris) et à Lille, dans la rue comme dans les salons, personne ne dit autrement que *kat places*, *kat jours*, ou *la let que j'ai reçue*, etc. . . . (Dans certaines conditions, il y a une seconde forme *letr*: savoir devant les voyelles: *letr ouverte*; mais même devant voyelle on commence à dire *let ouverte*, (*mettre cette let à la poste*), et très probablement *letr* sera ainsi (une forme) totalement inconnue dans cinquante ou soixante-quinze ans.) Voilà un exemple entre beaucoup (de ce qui se passe en dépit de l'invasion croissante d'une forme de langue [b.]), qui prouve que des phénomènes de transformation semblables à ceux que nous retrouvons dans tous les idiomes laissés à eux-mêmes n'ont pas cessé en réalité de se produire, même dans une langue où toutes les conditions sont anormales par la toute-puissance apparente de l'écriture. / [7] — Mais il est temps de nous demander autrement qu'en prenant quelque exemple isolé, en quoi consistent les changements qui se produisent avec une nécessité si constante en toutes les langues, de quelle nature sont ces modifications, (remaniements) perpétuelles, à quelles causes elles se rattachent, et si elles ont le même caractère dans toutes les langues. L'étude du langage croit dès à présent pouvoir affirmer qu'en effet l'essence de ces phénomènes (1°) se retrouve partout la même, et 2° qu'elle a toujours été la même, de sorte que c'est une idée très fautive que de croire que le problème de l'origine du langage soit un autre problème que celui de ses transformations.

Ce serait un autre problème si l'on supposait que d'autres forces ont agi autrefois dans le langage, dont nous ne pouvons nous faire aucune idée d'après ce qui se passe aujourd'hui quand nous parlons, mais cette supposition est aussi arbitraire qu'in vraisemblable; elle (revient) à attribuer à l'humanité primiti[ve] des facultés ou des sens (essentiellement) différents de ceux que nous possédons; / [8] 3° que partout ces phénomènes sont de deux espèces distinctes; remontant à deux causes ou groupes de causes naturellement distinctes et []. Il y a d'une part le changement *phonétique* et d'autre part le changement, appelé de divers noms, (dont aucun n'est excellent,) mais dont le plus usité est le changement *analogique*. Nous verrons immédiatement pourquoi. On peut opposer (sous) beaucoup de points de vue différents ces deux grands facteurs de renouvellement linguistique, en disant par exemple que le premier représente le côté physiologique et physique (de la) parole tandis que le second (répond au) côté psychologique et mental du même acte —, que le premier est inconscient, tandis que le second est conscient, toujours en se rappelant que la notion de conscience est éminemment relative, de sorte qu'il ne s'agit que de deux degrés de conscience dont le plus élevé est encore de l'inconscience (pure) comparé au degré de réflexion qui accompagne la plupart de nos actes —, on oppose aussi souvent ces deux ordres de faits en disant que l'un concerne les sons et l'autre les formes (grammaticales [b.]), ce qui ne représente pas une idée claire parce que les formes (de la langue) ne sont autre chose que les sons, mais on

peut dire que l'un attaque la forme par le côté du son et que l'autre l'attaque par le côté de l'idée; / [9] on peut dire en outre que l'un représente (des) opérations purement *mécaniques*, c'est-à-dire où on ne peut découvrir (ni) but (ni) intention, et l'autre des opérations *intelligentes*, où il est possible de découvrir un but et un sens. L'observation et l'analyse de ces deux ordres de phénomènes constitue l'occupation presque unique du linguiste, sur quelque langue que porte son attention, et cette tâche est sans fin même en se bornant à des périodes limitées. Je ne puis donc songer à entrer dans une description (ou une classification) même absolument générale et approximative de tout ce qui est contenu dans l'idée de *changement phonétique* et dans celle de *changement par analogie*. — Quelques exemples en prenant d'abord le *phénomène d'analogie*, (le phénomène de transformation intelligente). On ne peut mieux se rendre compte (de ce que c'est) qu'en écoutant parler quelques minutes un enfant de trois ou quatre ans. Son langage est un véritable tissu de formations analogiques, qui nous font sourire, mais qui offrent dans toute sa pureté (et sa candeur) le principe qui ne cesse d'être à l'oeuvre dans l'histoire des langues. *Venirai*. (Comment) *je venirai*? Pour cela il faut que 1° l'enfant connaisse *venir* et qu'il associe dans son esprit l'idée contenue dans *venir* et celle qu'il (veut) exprimer; mais cela ne suffit pas; il faut 2° qu'il ait entendu dire *punir* et *je te punirai* ou *choisir*, [*je choisirai*]. Alors se produit le phénomène *punir*: *pu[nirai] = venir*: *venirai*]. (Rien de plus conséquent, rien de plus logique et de plus juste que le raisonnement qui conduit [à *venirai*].) Remarquons (tout de suite) un des caractères de ce phénomène: *Dans un sens*, ce n'est pas une transformation, *c'est une création*; mais en dernière analyse ce n'est qu'une transformation, parce que tous les éléments de *venirai* sont contenus et donnés / [10] dans des formes existantes fournies par la mémoire; *punirai*, *punir*, ou bien si l'on veut le suffixe *-ir*, le suffixe *-irai*, et leur rapport de signification. (Sans la présence de ces éléments, *venirai* est simplement impossible.) Il n'y aura donc jamais de création *ex nihilo*, mais chaque innovation ne sera qu'une application nouvelle d'éléments fournis par l'état antérieur du langage. C'est ainsi que le renouvellement analogique qui dans un sens est très destructif, ne fait cependant jamais que continuer (sans jamais pouvoir la briser) la chaîne des éléments transmis depuis l'origine des langues. — Notons aussi tout de suite la raison qui a fait dénommer (opération d') *analogie*, faits d'*analogie* toutes ces opérations psychologiques. Le terme a été emprunté à la grammaire (antique des) Grec(s), qui y mettait une autre idée, et se plaçait à un point de vue très différent du nôtre; mais il s'est trouvé applicable en ce sens, que le résultat de ces opérations tend à rétablir une analogie ou une symétrie entre les formes; ainsi *viendrai* n'est pas symétrique à *punirai*. C'est sur une *analogie* que s'effectue le raisonnement qui est à la base du phénomène. Plus généralement, ce phénomène représente une *association de formes* dans l'esprit, qui est dictée par l'*association des idées représentées*. — L'opération d'analogie est plus vive et plus

(fertile) chez l'enfant, parce que sa mémoire n'a pas eu le temps encore d'emmagasiner un signe tout à fait pour chaque idée, et qu'il se trouve bien obligé par conséquent de (confectionner) lui-même ce signe à chaque instant. (Or il le fabriquera toujours d'après le procédé d'analogie.) Il est possible que si la puissance (et la netteté) de notre mémoire était infiniment supérieure à ce qu'elle est, les formations nouvelles par analogie fussent réduites à presque rien dans la vie du langage. / [11] Mais en fait ce n'est pas le cas, et une langue quelconque à un moment quelconque n'est pas autre chose qu'un vaste enchevêtrement de formations analogiques, les unes absolument récentes, les autres remontant si haut qu'on ne peut que les deviner. (Demander à un linguiste de) citer des formations analogiques, c'est donc comme si l'on demandait à un minéralogiste de citer des minéraux, ou à un astronome de citer quelques étoiles, je commence par le dire pourqu'il n'y ait aucune méprise sur la valeur que nous attribuons à ces faits: ce ne sont pas des faits exceptionnels (et anecdotiques), ce ne sont pas des *curiosités* (ou des anomalies), mais c'est la substance la plus claire du langage partout et à toute époque, c'est son histoire de tous les jours et de tous les temps. — *je treuve, nous trouvons*, comme *je meurs, nous mourons*. Pourquoi? Il y a une raison excellente, mais [fr. mod. *je trouve*]. On a dit *je lève, nous lavons*, et nous disons *je lave, nous lavons*. — Prétérits forts allemands presque toujours *zog, wir zogen; lieh, liehen; band, banden; half, halfen; ward, wurden*. (Toujours dans l'histoire du prétérit un exemple: que même les formes les plus familières à l'esprit, chose singulière, sont sujettes [à l'analogie].) On a dit (pendant des) [siècles] *grand, (fém.) grand*, contre *bon fém. bone*, parce que [grand] masc. et fém.]. Déjà au XI^e siècle *grande*. Contemporain: par exemple (j')*achète, nous achetons* [b.]. Une femme ne dit pas *je me décollette, je me décolte!* Magnif[ique] f[ormation] d'analogie! Il est clair, non pas qu'il faut dire (car il ne faut rien dire; tout ce qu'on dit a sa raison d'être) — mais il est clair qu'on a dit jusqu'à une époque récente [*je décollette, nous décolletons*] comme *j'achète, nous [achetons]*. Très possible qu'on dise une fois *j'achte* (j'ai déjà entendu *je cache*). — (récolter). / [11 a] Exemple emprunté à l'histoire du verbe [sein] en allemand. On a dit en allemand (pendant des siècles) jusqu'en plein 16^e siècle *ich was* 'j'étais'; *er was* 'il était'; *wir waren* 'nous étions'; état qui s'est du reste conservé sans changement chez les Anglais: *I was he was, we were*. Pourquoi? Il y avait un *s* dans *was* et un *r* dans *waren*, pour cela il y a des raisons excellentes, mais je ne les examine pas, car quelles que soient ces (causes rétrospectives), elles ne changent rien à l'état que nous avons au moment (dont nous parlons), et elles (sont impuissantes également à) changer rien (non plus) à ce qui va se passer à partir de cet état. Au fond l'*r* (dans *waren*) est une modification de l'*s*, mais je le répète, cela est étranger à la question. Au même moment où existe (pour une cause quelconque) *was — waren*, existe aussi, (et toujours pour une raison que nous n'avons pas à rechercher,) *ich fuhr, wir fuhren* 'j'allais en voiture, nous allions en voiture', ou bien *ich gebar, wir gebaren* 'j'enfan-

tais, nous enfantions'. Dans ces prétérits-là, l'*r*, (d'où qu'il ait pu sortir,) va d'un bout à l'autre de la flexion, et ces prétérits-là ont l'avantage de paraître plus simples, plus logiques, quoique historiquement ils ne le soient pas plus que *was — waren*. Qu'arrive-t-il alors? (Il se produit le phénomène instructif qui est toujours le même et que M. Louis Havet propose de traduire par la formule, l'image empruntée aux mathématiques, de la 4^e proportionnelle: *wir gebaren : ich gebar = wir waren : x*; d'où l'on tire: $x = ich war$. [b.] / — [12] Je n'ai donné nécessairement qu'une idée très incomplète du [phénomène] et je ne l'ai considéré que dans une ou deux de ses formes les plus saisissantes et les plus saisissables. L'autre cause des transformations linguistiques, la cause phonétique, appelle maintenant notre attention. Pour des raisons qu'il ne serait [pas possible d'exposer ici], [elle] échappe à notre regard et à notre conscience. Ce mouvement phonétique existe dans toutes les langues: *cantare > chanter, campus > champ, cathedra > chaire, calamus > chanume, vacca > vache, (capillus)*. ([cantare] se décompose *l'antar*. Autre phénomène: *civitas > cité* [.] — *-ll-* mouillé. — Caractère capital: frappe aveuglément toutes les formes de la langue où se trouve le son en question et par conséquent offre un caractère de régularité mathématique. Ce caractère de régularité est tel que l'on peut prévoir, étant donné un mot latin, ce qu'il sera en français; étant donné un mot indo-européen, ce qu'il serait en grec; étant donné en [] (s'il n'y a pas perturbation par analogie). / [13] — Loi — Événement. — Un des effets est la différenciation des formes (l'analogie rétablit, tend à rétablir la symétrie). [suite 3285]

3285 = N 1.3

[Troisième conférence à l'Université de Genève (novembre 1891).

Ms.: BPU Genève, Ms.fr. 3951.

Cf. SM 13, 39; CFS 17, 1960, 6.]

Les objets considérés dans nos deux premières conférences nous donnent, dès à présent, si nous les groupons dans notre esprit, un aperçu suffisant: sur ce qu'est la *condition de la langue (dans) le Temps*, devant le facteur *Temps*; (ils nous donnent) une idée des conditions universelles où se trouve placé (un idiome quelconque) en présence du fait 'qu'un certain intervalle de temps s'écoule' — et nous nous sommes appliqués à ne faire intervenir, jusqu'à présent, aucun autre facteur fondamental que ce facteur de (la) *durée*, de la *distance chronologique*. S'il fallait récapituler les principaux points de vue où nous avons été conduits (dans cette première étude), j'insisterais certainement encore une fois sur l'impossibilité (radicale), non seulement de toute rupture, mais de tout soubresaut, dans la tradition continue de la langue depuis le premier jour (même), où une (société) humaine a parlé; — sur ces (différents points immédiatement) évidents, qu'aucune langue ne peut *mourir*, si elle n'est violemment supprimée; — qu'aucune n'a une *vieillesse*, et qu'aucune n'a une *enfance*, qu'enfin aucune langue nouvelle ne peut jamais

naître sous le soleil; / [2] que si on supprime (la) langue d'un peuple en lui en imposant une autre, cette autre langue (se trouve être naturellement juste aussi) ancienne que celle qui vient d'être abolie, de manière qu'il ne peut jamais y avoir (sur le globe) que continuation d'un idiome (existant la veille), et toujours (existant la veille, jusqu'à ce qu'on arrive) à la nuit (insondable) des âges (décidément) antéhistoriques. Je rappellerais (surtout), toujours dans le même ordre d'idées, qu'il n'arrive jamais qu'une langue succède à une autre; par exemple que le français succède au latin; mais que cette succession imaginaire (de deux choses) vient (uniquement) de ce qu'il nous plaît de donner deux noms successifs au même idiome, et par conséquent d'en faire arbitrairement deux choses (séparées dans le temps. Sans doute,) [1] influence qu'exercent sur notre esprit deux noms successifs de ce genre est tellement décisive et (tellement inébranlable,) indéterminable, que je ne songe pas, (je vous l'avoue franchement, à) détruire (votre préjugé) en quelques jours par deux ou trois (remarques de ma part). Ce n'est — (tous les linguistes le savent) — que par / [3] l'observation (particulièrement prolongée) de ce qu'est la langue de texte en texte, de cinquante ans en cinquante ans, ou de vingt ans en vingt ans, qu'on arrive enfin à se pénétrer soi-même, profondément, (définitivement), de l'absolue vanité (et inanité) d'une dénomination différente comme *latin* ou *français*. Qu'arrive-t-il (invariablement) quand un linguiste (vient) combattre l'idée (erronée) que la langue latine aurait un jour enfanté le français? (Mon Dieu,) on abonde dans son sens, on convient que cela est une conception absurde, on sait que partout et toujours *natura non facit saltus*, on est parfaitement convaincu qu'une transition très lente a dû s'accomplir entre les deux langues — (remarquons ce terme!) —, et après cela, (est-on) plus avancé (qu'auparavant)? (Nullement,) parce qu'on persiste (opiniâtement) à se figurer qu'il y a (là préalablement) deux termes reliés, il est vrai, par une transition insensible, / [4] mais constituant (toujours deux termes, deux langues), deux êtres, (deux entités,) deux organismes, deux principes, deux notions, (deux lois) différentes. On (continue à) se représenter le latin et le français comme les deux frondaisons successives du même arbre (depuis) la chute des feuilles (d'automne) jusqu'à la naissance des bourgeons (au renouveau); (on accorde avec empressement que le) passage est insensible dans les canaux (secrets) où se distribue la vie, mais on (maintient qu'il y a) deux périodes caractérisées. (Voilà incontestablement l'idée répandue.) Or à quoi peut-on comparer en réalité la soi-disant succession du français au latin? (Imaginons-nous) dans une ville une rue très longue; on pourra discuter dans les conseils de l'édilité si on lui donnera dans toute sa longueur un nom unique; par exemple *Boulevard National*; ou bien si on divisera cette rue en deux parties, *Boulevard du Temple* et *Boulevard de l'École*, ou bien en trois, *Boulevard de X*, de *Y* et de *Z*, ou enfin en dix, quinze fractions portant des [noms différents]. / [5] L'existence (distincte) de chacune de ces portions de rue est naturellement une chose purement

nominales et fictive, il n'y a donc pas lieu de demander comment le Boulevard Y devient le Boulevard X, (ni si le Boulevard Y devient *subitement* ou *insensiblement* le Boulevard X), parce que, pour commencer, il n'y a nulle part de Boulevard Y ou de Boulevard X, (excepté) dans notre esprit. De la même façon, il n'y a nulle part excepté dans notre (esprit) un certain être qui soit le français par opposition à un certain être qui soit le latin, (et il y a donc très peu de profit à dire que l'un sort *progressivement* de l'autre plutôt qu'à dire que l'un sort d'un seul coup. (L'essentiel est de comprendre que nous) pouvons donner un seul nom à toute la période de 21 siècles en l'appelant *latin* — ou bien deux noms en l'appelant *latin* et *français*, — ou bien trois noms en l'appelant *latin*, *roman*, *français*, — ou bien 21 noms en l'appelant latin du 2^e siècle avant l'ère, du 1^{er} siècle avant l'ère, du 1^{er} siècle après l'ère, du 2^e, 3^e, 4^e, 7^e, 12^e, 15^e, 19^e après l'ère. Et (qu')il n'existe littéralement aucune autre façon d'introduire une division, (si ce n'est) cette façon (tout) arbitraire et conventionnelle. / [6] Ainsi nous nions — non seulement qu'une langue puisse naître sans être précédée d'une autre, — non seulement (en second lieu) qu'une langue puisse subitement naître d'une autre, mais troisièmement (même nous nions) qu'une langue déterminée (naisse graduellement) d'une autre, car il n'y a (aucun instant où la langue soit moins déterminée ni plus déterminée qu'à un autre; il n'y a jamais de caractères permanents, mais seulement transitoires et de plus délimités dans le temps; il n'y a que des états de langue qui sont perpétuellement la transition entre (l'état de) la veille et celui du lendemain; (vouloir) réunir un certain nombre de ces états sous un nom comme celui de *latin* ou de *français* représente la même (opération, offre exactement la même valeur) que si nous opposons le 19^e siècle au 18^e (ou au 12^e). Ce sont de vagues points de repère, sans / [7] prétention à évoquer l'idée d'un ordre de choses (fini), encore moins à écarter l'idée de l'ordre à peine différent qui précéderait et qui suivra. — Il est impossible (ici) de ne pas remarquer que le linguiste qui s'occupe de grec contemporain (comme M. Jean Psichari) jouit (de l'avantage appréciable, privilège) de n'avoir pas même à commenter (une) de ces désastreuses distinctions nominales comme celle de français et de latin; dès sa première leçon, on le comprend quand il part du grec parlé au 7^e siècle avant l'ère pour aboutir au grec (actuel, avec un intervalle de 2600 ans:) simplement parce que les deux choses sont appelées *grec*, quoi qu'elles diffèrent entre elles autant, si ce n'est (beaucoup) plus en bien des points que le 'français' diffère du 'latin'. Et / [8] au moment même où (j'ai l'honneur de vous) parler, je suis persuadé, (je suis à vrai dire absolument certain) que, malgré tout (ce que je disais), la dénomination de *français* et *latin* est (infiniment) plus forte, restera toujours (ou longtemps) mille fois plus (puissante sur votre esprit) que toutes les instances auxquelles (je puis me) livrer (comme) linguiste, pour arriver à faire crouler ce dualisme de carton, qui nous obsède, sous le nom de *français* et *latin*. — Il y aura un jour un livre spécial et très intéressant à écrire sur le rôle du mot comme (principal)

perturbateur de la science des mots. — L'ensemble des considérations de ce genre se résumait pour nous dans le principe universel de l'absolue continuité de la langue dans le temps. Avec ce premier principe venait se combiner le second, de la continue transformation de la langue dans le temps, dépendant elle-même, (je le rappelle), de deux agents distincts, l'un *psychologique* se concentrant sur l'"opération d'analogie", l'autre *mécanique, physiologique* [9] ayant son expression dans les changements phonétiques. L'un agissant de plus d'une manière parfaitement indépendante de l'autre, si ce n'est dans quelques cas très spéciaux, très remarquables, mais véritablement exceptionnels. — Le facteur que nous avons jusqu'à présent systématiquement omis est celui de l'espace, de la distance géographique, venant se combiner avec la distance chronologique. — Nous avons constaté qu'étant donné un certain état de langue quelconque, en un point déterminé, (par exemple en un village retiré des Alpes,) si on repasse au même endroit cent ou deux cents ans après, cet état de langue a inévitablement changé, (dans quelque mesure, même) en l'absence de toutes (causes) particulières, pouvant favoriser le changement. (Le changement survenu sera du reste réductible à un certain nombre de phénomènes précis.) Mais il reste à constater que si une même langue est répandue à un moment donné sur une certaine étendue de territoire, le résultat de [10] ce changement inévitable (au bout de cent ou deux cents ans) n'est (pas le) même (sur les) différents (points) de ce territoire, (soit qu'il ait un) diamètre de (cinq ou six cents lieues, soit de) cinq ou six lieues. Les phénomènes (arrivés dans l'instant) sont toujours absolument précis (et définissables, par exemple changement de *s* en *h*), mais ils ne sont pas les mêmes dans les différentes parties de l'aire géographique qu'on (a à) considérer; — et par conséquent la langue n'est plus (identique) dans les différentes régions qu'on traversera. Si l'on combine cette donnée géographique avec la donnée chronologique, on voit que nous ne nous trouvons presque jamais en linguistique devant un premier terme *A* reflété quelques siècles après par un terme *B*; mais devant un premier terme *A* se répercutant quelques siècles après par *B' B'' B''' B''''* . . . Par exemple, si à un moment donné on parle l'idiome *A* à Genève, le même idiome *A* à Lyon, le même idiome *A* à Bourges ou à Paris, au bout de deux ou trois cents ans, nous ne [11] trouvons nulle part un idiome qu'on puisse appeler *B* par rapport à *A*, mais on aura *B'* à Genève, *B''* à Lyon, *B'''* à Bourges, *B''''* à Paris, par opposition à l'*A* identique du point de départ. — La différence *A:B* représente (idéalement) la différence dans le temps, (mais en fait il n'existe que) la différence *A:B' B'' B'''* (qui seule réelle) représente les différences (à la fois) dans le temps et dans l'espace. [12] Ainsi se fait que nous ne surprenons, on peut le dire, nulle part une langue qui nous apparaisse comme géographiquement une et identique; tout idiome que l'on peut citer, n'est (généralement) qu'une des (multiples formes) géographiques sous lesquelles se présente le même parler (dans une région un peu étendue). Partout nous constatons le fractionnement dialectal. Il nous est souvent

voilé par (cette circonstance) qu'un des différents dialectes a pris soit comme langue littéraire, soit comme langue officielle administrative, soit comme langue de trafic et d'intercourse entre les différentes parties du pays, une situation prééminente qui fait que ce dialecte seul nous est parvenu dans des monuments écrits, ou qui fait que les autres dialectes sont considérés comme des (jargons) informes et horribles, qu'on se figure être des corruptions de la langue officielle. Enfin il arrive (souvent 2° que la langue adoptée comme langue littéraire arrive à tuer []). (Exemple: il peut sembler [que] le latin, (que vous possédez), (que vous connaissez), pris à ses origines peut (sembler pour un observateur superficiel être soit la [b.] langue de l'Italie, soit au moins la langue du Latium. En réalité quand on jette un coup d'oeil sur les inscriptions falisques, volsques, osques, sabines, ou sur les mots transmis par [13] les grammairiens, on s'aperçoit que le latin romain, qui a eu de si glorieuses destinées dans l'histoire, (était un petit dialecte local) finissant presque littéralement aux portes de Rome. L'Italie est remplie d'autres formes de la langue italique, les unes assez bien connues, comme l'ombrien, ou l'osque, les autres dont nous n'avons qu'une idée plus vague comme le sabin. — Or remarquons que le dialecte romain a fini grâce à ces causes politiques et littéraires par balayer toutes les autres formes non moins légitimes du langage italique. Cela a duré fort longtemps (Pompéi); mais enfin cela a fini par se produire. De même, si l'on veut se faire une idée saine de ce qu'est par exemple l'allemand moderne dans (la véritable) étendue du terme, il faut commencer par ramener l'allemand officiel que nous apprenons non pas à la valeur zéro, mais à la valeur d'une seule unité, parmi les centaines d'unités que l'on pourra distinguer, sans aller plus loin que la Suisse allemande. — La position du français vis-à-vis des patois français est encore exactement la même; c'est-à-dire que le français officiel représente le dialecte d'une seule [région]: Paris et l'île de France. / — [14] Je pourrais naturellement multiplier à l'infini les exemples. Pour en prendre un plus loin de nous: Il pouvait sembler (au commencement du siècle) que la langue zende conservée par les livres sacrés des Parsis, nous représentât la langue de l'Iran — Achéménides. Deux dialectes iraniens, et il en existait certainement une multitude d'autres. — Au milieu de cette immense multiplicité de formes, (je fais cette remarque pour éviter une fausse représentation,) il serait faux de supposer que nous ayons de la peine à nous retrouver, et qu'on ait devant soi le tableau d'un immense désordre. — Si nous prenons chacun des termes d'arrivée *B' B'' B'''*, nous retrouvons pour chacune exactement le même point de départ *A*, modifié dans des directions différentes, mais d'une manière parfaitement précise. Ainsi *tsadi* — *ṭātē* — château. Tout cela remonte mathématiquement à *castellum: tsadi* — *tsā* — *ṭātē* — *ṭā*, château, champ: *-st > ṭ: ṭāda*. — On voit dès maintenant combien était éloignée de la vérité l'idée qui a dominé toute la première période des études linguistiques, à savoir que pour qu'une langue ou un parler arrivât à se différencier d'une autre, il était nécessaire qu'une séparation géographique se

produisit, par exemple l'idée que l'anglais ne diffère de l'allemand que parce que [.] / [15] Le cas de la *séparation* géographique, j'entends de la discontinuité géographique (absolue), ce cas, bien loin de représenter la condition régulière pour qu'il y ait divergence, constitue un *cas particulier* demandant à être examiné à part (et que j'exclus complètement de notre étude présente). L'effet de l'isolement linguistique d'une certaine communauté est probablement double: d'une part les différences se produisent plus rapidement, et de l'autre ces différences se produisent dans une autre direction que si la communauté était restée en contact avec la masse. Mais je le répète, c'est là un cas sinon exceptionnel du moins réclamant une étude spéciale et qui ne peut être abordée qu'à condition d'être (d'abord) au clair précisément sur la différenciation qui s'accomplit dans un corps linguistique continu. / [16] Si nous essayons (maintenant) de combiner [et] (de composer) le fait de la différenciation dans le temps avec celui de la différenciation dans l'espace, à quelle perspective (des phénomènes) arriverons-nous assez naturellement? Soit une certaine surface (de mille lieues carrées) où se parle à un moment donné un même idiome: 500 ans après il y a toute une série de dialectes différents sur la même surface. (B' B'' B'''.) Mais si nous partageons en deux la distance dans le temps, il en résulte inévitablement aussi un tout autre aspect des différences dialectales; c'est-à-dire qu'au bout de 250 ans, non seulement (les différents) dialectes B' B'' ne (sont) pas encore ce qu'ils seront, mais qu'ils n'existent pas encore comme dialectes individuels; il n'y a par exemple au bout de 250 ans que deux grandes fractions au lieu de trente ou quarante; et de plus ces deux grandes fractions ne sont pas (encore) très caractérisées chacune, de façon (que l'habitant d'un village de l'extrême Sud) pourra encore se faire comprendre à l'extrême Nord. — Cette vue, Messieurs, n'est ni très fautive d'un côté, ni très vraie de l'autre. Une des conquêtes les plus appréciables, et les plus récentes, de la linguistique, due principalement à M. Paul Meyer de l'École des Chartes, c'est que les dialectes ne sont pas en réalité des unités définies, qu'il n'existe pas (géographiquement) de dialectes; mais qu'il existe en revanche géographiquement des *caractères* dialectaux. / [17] — Si ce principe peut sembler au premier abord un peu obscur, il va devenir immédiatement, j'en ai la confiance, d'une clarté [.]. — Lorsqu'on essaie de tracer (sur la carte) les limites d'un dialecte *parfaitement connu*, on est évidemment obligé de dire quels sont les caractères qu'on (reconnait) comme distinctifs de ce dialecte par rapport aux dialectes circonvoisins. Par exemple, si j'admets qu'il existe un dialecte savoyard, mon premier devoir est de poser en quoi ce dialecte est différent de tout autre dialecte français, (d'autre part *un* en lui-même). Je vais donc me mettre à la recherche de ces caractères (communs de distinction). Je puis imaginer au premier abord par exemple que la conservation de l'*a* final (atone) latin comme dans *feña* 'la femme', *Genva* 'Genève', (qui est) un signe (commun) du dialecte savoyard (est aussi un signe distinctif dialectal), mais en portant plus loin mon

observation, je constaterai que cela est commun au dialecte savoyard et à tout le Sud de la France; il n'y a donc là aucun caractère distinctif. Je remarque alors que le Sud de la France n'a pas changé le groupe *ca* latin en *tša*, *ša* ou autre chose, (canto), tandis qu'en savoyard, il y a changement: *thâtâ*; ce caractère sera-t-il meilleur? Nullement, parce que ce caractère-là est commun en revanche avec le Nord-Est du territoire, relie le savoyard avec le pays de (Gex, la Franche-Comté, Paris). / [18] Je (serai attentif alors à) chercher des caractères plus locaux; je prendrai par exemple le fait du déplacement de l'accent latin dans le patois (savoyard) *la lnâ*, *la spâ*, mais je constate bientôt que ce phénomène d'une part n'atteint qu'une partie de la Savoie, (n'est donc pas un caractère commun), et que d'autre part il se retrouve en Valais d'une part et dans la direction du Dauphiné de l'autre; qu'il n'est donc pas un caractère *distinctif*. Et ainsi de suite: il n'y aura jamais un caractère quelconque qui se trouve coïncider dans son aire géographique avec un autre, l'un relie la Savoie avec Vaud, l'autre une partie de la Savoie avec une partie du Valais, le troisième une [.]. On arrivera donc enfin à comprendre que l'aire géographique *des phénomènes* peut parfaitement, elle, être tracée sur la carte, mais qu'entreprendre de distinguer des unités dialectales est absolument chimérique et vain. — Chaque (région) se trouve placée sur le parcours d'un certain nombre de phénomènes linguistiques, (lesquels) ont chacun (leur parcours (défini)); la somme des caractères qui résulte pour chaque (région) de la superposition accidentelle de tel et tel phénomène est ce qui constitue, (si l'on veut, le) dialecte de cette région. Mais il est impossible de trouver un caractère qui permette de délimiter ce dialecte par rapport à tout autre — à moins de prendre un seul village. / [19] Les recherches dialectales sont actuellement uniquement dirigées vers ce but, de délimiter l'aire des faits linguistiques, mais non de tracer des unités imaginaires de dialectes. On peut délimiter de kilomètre en kilomètre la frontière où s'arrête le changement de *a* latin en *e*; *donar* ou *doner*; mais vouloir sur ce caractère (ou sur d'autres) diviser la France en langue d'oc et langue d'oïl est absolument faux, parce que par exemple un autre caractère partagera la France transversalement dans l'autre sens, la divisant en Est et Ouest; un troisième ira en diagonale depuis les Alpes vers l'Océan, etc. Rien de plus intéressant à cet égard que l'Atlas linguistique de l'Empire allemand. — Il est encore plus intéressant de suivre à la fois dans le temps et dans l'espace la propagation de ces grands phénomènes: *Wein Zeit Haus Leute*. / [20] L'effet de ces phénomènes successifs, observant tous la loi de la continuité géographique, est que le dialecte ne peut jamais différer qu'insensiblement, si l'on part d'une localité quelconque dans une direction quelconque. Par exemple le Savoyard qui part dans la direction de l'Auvergne arrive au bout d'un certain temps à la frontière de *va* pour *ca* latin, et trouvera par exemple *tša*, ainsi *tšâ*, cela ne le trouble pas beaucoup et ne l'empêche pas de comprendre; quelques lieues après il passe une autre frontière, comme je suppose celle de *pl*, dont *pĭ*, cela ne le trouble pas da-

vantage; mais à mesure qu'il s'éloigne de son hameau natal, la somme des différences avec son dialecte s'accumule et finit par devenir telle qu'il ne comprend plus. La conséquence de cette observation, c'est qu'il n'existe pas, régulièrement, de frontière entre ce qu'on appelle deux langues par opposition à deux dialectes, (quand ces langues sont de même origine et parlées par des populations contiguës sédentaires). Par exemple, il n'existe pas de frontière entre l'italien et le français, entre les dialectes qu'on voudra appeler français et ceux []. De même qu'il n'y a pas de dialectes (délimités), de même il n'y a pas de langues délimitées dans les conditions normales. — Ainsi la langue qui n'était pas, nous l'avons vu, une notion définie dans le temps, n'est pas davantage une notion définie dans l'espace. / [21] Il n'y a d'autre moyen de fixer ce qu'on veut dire en parlant de telle ou telle langue précise que de dire *la langue de Rome en telle année; la langue d'Annecy en telle année*. C'est-à-dire de prendre une seule localité peu étendue et un seul point dans le temps. — On demande alors, après [tout cela], si des langues contiguës de même origine, comme le *slave* et l'*allemand*, sont reliées comme l'italien et le français par des dialectes intermédiaires n'appartenant pas plus au premier qu'au second type. Non; et cela est à peu près général dans la famille indo-européenne. Nous ne possédons plus les transitions; mais il faut se rappeler que notre connaissance est absolument fragmentaire; nous ne connaissons pas le corps de langue *illyrien*, nous ne possédons pas le corps de langue *phrygien*, ni le corps de langue *macédonien*, qui probablement reliait le grec au slave; en outre il y a eu des mouvements de populations qui ont continuellement pu venir battre et recouvrir de leurs vagues les types intermédiaires. — Nous avons toute raison de croire que / [22] la différenciation au sein du grand corps indo-européen s'est faite en général de la même façon que la différenciation de la langue latine. A l'heure qu'il est, la continuité est ininterrompue... en passant par Herat, [Merw], Moscou. — Or si nous prenons les différentes langues indo-européennes, chacune représente exactement l'anneau intermédiaire entre ses deux voisins de l'Est et de l'Ouest. Et nous pouvons constater certains grands phénomènes tout à fait analogues. — *Continuité, mais divergence. — Phonétique.*

3286 = N 1.4

[Note sur l'histoire des langues; critique de l'expression 'grammaire comparée'. (Dans une petite enveloppe portant la suscription „Genève, ((Cours))“.)

Ms.: BPU Genève, Ms.fr. 3951.

Cf.: CFS 17, 1960, 6.]

Le titre de *grammaire comparée* assigné au Cours que j'ai l'honneur de commencer devant vous — et d'ailleurs largement consacré par l'usage — a certainement un avantage (incontestable): c'est celui d'ôter radicalement de l'esprit, dès le premier moment, l'idée qu'il va s'agir d'une étude (en quoi que ce soit) littéraire (des idiomes dont il peut être question et) de préparer par avance (l')audit(oire) qui peut être tenté de suivre un tel cours à

des discussions portant purement sur la langue elle-même. Le seul mot de *grammaire*, que cette grammaire soit comparée ou non, établit avec netteté de quoi il s'agit, et fait voir que les monuments littéraires, glorieux ou obscurs, qu'aura produits (l'idiome grec par exemple) restent en-dehors de notre appréciation, ne sont du moins pas autre chose pour nous que des documents sur l'idiome (grec lui-même) ou sur une période déterminée de l'idiome grec. — A tous les autres points de vue, on peut dire que le terme de *grammaire comparée*, inventée à une époque où ces études étaient encore dans leur phase embryonnaire, ne satisfait pas l'esprit; (ce terme) demande au moins à être (entouré) de (beaucoup) de commentaires et de réserves. Quel est en définition le rôle de la comparaison dans l'histoire des langues? On est arrivé, (on ne sait trop pourquoi,) à faire du linguiste essentiellement un comparateur. Il est entendu que l'astronome observe et calcule, que le critique critique, que l'historien raconte, et que le linguiste compare. Pourquoi le linguiste comparerait-il, ou pourquoi serait-il condamné de (son métier) à *comparer*? / [2] Il est très facile de voir [] que la comparaison, loin d'être (pour le linguiste) la méthode fondamentale (et préférée) n'est précisément que le dernier moyen auquel il recourt par nécessité dans certains cas. C'est seulement la fréquence (imprévue) de ces cas qui donne une importance (fortuite) à la comparaison. — Si l'histoire des langues, comme l'histoire des peuples, n'était pas constellée d'énormes lacunes, il n'y aurait aucun prétexte quelconque d'appliquer la comparaison. Le développement des langues romanes sorties du latin livre ici des exemples absolument topiques sur le principe: 1. *patre(m)* — *père*, *tectum* — *toit*. 2. *juente* — Lacune. 3. *tutius* — Autre lacune. (Plus tard.) — Je n'ai parlé que des exemples où la tradition (existante) est, soit corrigée, soit complétée par une comparaison des produits; mais il reste maintenant les incommensurables périodes sur lesquelles nous n'avons aucune espèce de témoignage écrit. — Pendant des siècles et des siècles, il a existé un latin dont nous n'avons aucune notion directe, puisque nos plus anciens documents sur le latin commencent à peine avant l'an 200 avant notre ère; (le grec qui nous est au moins connu depuis 700 avant notre ère a lui-même derrière lui un passé). Mais qu'est-ce que cela en regard du slave qui (tout aussi ancien que le grec évidemment) ne nous (est connu qu'à partir de) 900 ou 1000 de notre ère, (c'est-à-dire 1700 ans après le grec), et du lituanien que nous ne connaissons (tout juste que depuis 350 ans)?

3287 = N 2

[Critique de l'expression "grammaire comparée".

Ms. BPU Genève, Ms. fr. 3951.

Cf.: SM 13, 39; CFS 17, 1960, 6.]

Je (vous ai parlé d'un) titre de cours académique qui serait: *Histoire des langues indo-européennes*. C'est le nom qu(e) les linguistes sont portés à adopter aujourd'hui) comme le plus approprié et le plus juste pour désigner l'enseignement qui porte généralement le titre de *Gram-*